



## SPORTING CLUB

Dans une capitale méditerranéenne jamais nommée, le narrateur doit interviewer Camille, personnage mystérieux et insaisissable, dans le dessein d'écrire un livre. Mais ce dernier ne cesse de se dérober et de reporter leurs rendez-vous. Le narrateur passe alors le plus clair de ses journées dans une piscine en bord de mer, le Sporting Club. Pour tuer le temps, il observe la ville qui se transforme - toujours plus hostile et agressive, comme sourde à son propre passé - et côtoie la faune qui la hante. Cette ville, véritable capharnaüm plongé sous un soleil de plomb, affecte peu à peu le narrateur, qui nourrit son attente de rencontres dans lesquelles s'entremêlent les époques.

**Sélectionné pour le Prix Stanislas du premier roman.**

## AUTEUR

**Emmanuel Villin** est né en 1976. Ancien journaliste au Proche-Orient, il vit aujourd'hui à Paris. *Sporting Club* est son premier roman.

PARUTION LE 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 2016



9 782918 767626

**Premier roman • Rentrée littéraire**

ISBN : 978-2-918767-62-6 • 144 pages • 15 €

**Asphalte éditions** • 67 rue de Reuilly • 75012 Paris

Presse : Estelle Durand (estelle.durand@asphalte-editions.com)

Libraires : Angélique Franco-Girard (angelique.franco.girard@gmail.com)



C'EST finalement malgré moi que j'étais devenu ce qu'on peut appeler un assez bon nageur. Non pas excellent – mon crawl souffrait de quelques approximations – bien que la cadence de mon battement de jambes frisait la perfection. Bref, suffisamment doué et endurant pour passer une grande partie de mes journées dans le bassin olympique du Sporting Club à attendre que Camille m'appelle.

La natation en milieu clos – certes en plein air et au bord de la mer – n'était donc pour moi qu'un passe-temps. Mon parcours, strictement limité par des lignes de flotteurs en plastique (bleu à gauche, blanc à droite), décor invariable et monotone, ne laissait toutefois qu'une faible place à l'imagination. Aussi, pour me distraire, lorsqu'à intervalles plus ou moins réguliers je percevais le grondement sourd de moteurs à réaction s'approcher, je pivotais d'un coup de reins de manière à poursuivre ma traversée sur le dos, les bras tendus le long du corps, en agitant mollement les jambes tandis que l'aéronef projetait son ombre au-dessus du bassin, rafraîchissant aussi soudainement que brièvement l'air autour de moi. Je terminais alors ma longueur dans la même position en veillant scrupuleusement à ne pas sortir de mon couloir ni à heurter le bord du bassin en fin de parcours. Parvenu à l'extrémité opposée, je m'asseyais généralement sur les quelques marches immergées pour suivre des yeux l'avion de ligne qui disparaissait derrière les immeubles hérissés le long du promontoire. Dans quelques instants, les passagers auraient débarqué. Ce spectacle à la fois sublime et terrifiant ne semblait plus étonner personne, ici. Je demeurais quant à moi fasciné et chaque fois saisi du même sentiment d'effroi et d'extrême vulnérabilité lorsque, vêtu de mon seul maillot de bain, je contemplais le fuselage d'acier étincelant me survoler au ralenti, les trains d'atterrissage sortis, pareils à des serres prêtes à me capturer au passage.

Comme je ne tenais pas à m'éloigner trop longtemps de mon téléphone, je délaissais de temps à autre le bassin pour regagner ma place par petits bonds, ne posant les pieds que sur les quelques flaques d'ombre que les parasols projetaient parcimonieusement çà et là sur le béton brûlant. Le drap de bain usé que Jacqueline m'avait prêté me paraissait chaque fois plus étriqué et couvrait péniblement la moitié de mon